



© RAES

MOUSSA SÈNE ABSA

coup de coeur



© LAURE MALECOT

Moussa Sène Absa, cinéaste, acteur, scénariste, producteur et artiste plasticien, nous a reçu à Popenguine, dans la maison qu'il occupe depuis plus de vingt ans, dont la galerie au rez-de-chaussée, qui donne sur la plage, est ouverte au public. Quand il ne tourne ou n'écrit pas, Moussa Sène Absa peint, et ses œuvres sont exposées régulièrement au Sénégal, en Europe et en Amérique. Il vient de terminer le pilote d'une série pour la télévision, « C'est la vie », produite par l'agence Kéou. Sont prévus 52 épisodes de 26 minutes, qui seront diffusés à la fin de l'année, pour aborder les thématiques liées à la santé, du point de vue des femmes.

Moussa Sène Absa est né en 1958 à Tableau Ferraille, dans la banlieue de Dakar. C'est aux côtés de Djibril Diop Mambety qu'il a appris, comme assistant, l'étrange métier de cinéaste, la gestion d'équipes, et surtout, comment mettre en image, réaliser, ce qui est au départ un rêve d'histoire. Tout comme Mambety, son cinéma s'inscrit dans un combat social. Très vite remarqué pour ses talents de scénariste, il a ensuite réalisé des courts, moyens et longs métrages de fiction, dont Tableau Ferraille, plusieurs fois primé dans des festivals internationaux, et Madame Brouette, deux films centrés sur des personnages de femmes. Le producteur de la série très populaire « Goorgorlu », connu pour son franc-parler, son professionnalisme, l'originalité de ses mises en scènes, et cette sincérité toute particulière qui lui permet de transmettre avec justesse les émotions de ses personnages, était tout indiqué pour réaliser la série « C'est la vie ».

Comment est née cette série de sensibilisation ?

Ce projet m'a été proposé par l'ONG RAES, Réseau Africain pour l'Education et la Santé. « C'est la vie » traite de la santé, mais du point de vue des femmes. Les personnages forts sont des femmes, avec des responsabilités. Des femmes qui vivent la pesanteur sociale, avec une belle-mère difficile, un mari paresseux, joueur de dames, et qui aime les dames aussi... Ce sont aussi des femmes ambitieuses, comme l'actrice principale, Jupiter Mbaye, dans le rôle d'Assitan, qui, après de brillantes études, est rentrée au pays... Une excellente comédienne ! Il y a aussi des femmes victimes de violences... C'est une palette de femmes, qu'on retrouve partout, que ce soit dans la ville, à la campagne, riches, pauvres. L'homme qui bat sa femme n'est pas forcément un pauvre charretier, mais peut être un cadre supérieur bien chic, que vous embrasseriez dès que vous le voyez, mais qui le soir, avec sa femme, est d'une violence extrême ! Ce sont des archétypes comme cela, de genre, avec un regard extrêmement lucide sur la société, sans jamais être moralisateur. C'est ce qui m'a plu dans cette série. En plus, on a pu tourner pour la télévision avec les moyens du cinéma ! J'ai eu les moyens de m'amuser, vraiment. J'aime les plateaux... J'aime aussi le fait que ces films, je suis sûr que l'on va les voir, sur le petit écran. Mes longs métrages, avec des budgets énormes, on les voit une fois, et puis... ! Il n'y a pas de salle de cinéma...

Ce n'est pas la peine ! Moi, je veux m'adresser à mon peuple,

et surtout aux femmes. Si vous vous levez le matin, et que vous prenez le bus, qui part d'ici à Popenguine pour Dakar, 90% des passagers sont des femmes. Elles se lèvent à 4 heures du matin, vont au marché de Rufisque, acheter des légumes, vendre leurs poissons, et revenir avant 11 heures, pour faire la cuisine, s'occuper des enfants, socialiser la famille. Ce sont elles qui tiennent notre société. Malheureusement, elles ont tellement de handicaps ! L'accès au foncier, simplement, la terre appartient aux hommes ! L'héritage, la polygamie... Tout ce qui n'arrange que les hommes, en fait.

La condition de la femme est un thème récurrent dans votre filmographie...

Tous mes films ont un fond féminin extrêmement important, un personnage tellement beau que tout le monde en tombe amoureux, et c'est une femme. Soit c'est l'actrice principale, comme dans « Madame Brouette » ou « Tableau Ferraille », où c'est le sujet même de mes documentaires. « Blues pour une Diva », c'était avec Aminata Fall, « Ngooyane » les chants de séduction... Les voix de femmes, leur expression, mais aussi en tant que sonorité instrumentale, m'intéressent. Je préfère les chanteuses ! Elles me touchent parce qu'elles portent quelque chose de spécial, une sensibilité, une sensualité, forte. Quand j'écoute Mercedes Sosa, je peux être ému aux larmes. Je fais du cinéma pour dire les choses qui me sont les plus chères. La condition des jeunes et des femmes, ainsi que celle des anciens, ce sont mes préoccupations de tous les jours.

Dans votre peinture, transcrivez-vous ces mêmes préoccupations ?

La femme est très présente dans ma peinture. Je ne peins que des femmes, en fait, rarement des hommes. C'est peut-être aussi mon côté féminin que je peins, et les visages de femmes qui m'ont marqué dans ma vie, celui de mes tantes, d'une amie de longue date que j'ai toujours en tête... Des obsessions... Ma peinture, mes films, expriment mes obsessions... Toute ma vie ne tourne qu'autour de cela. L'obsession de la mer... Je ne peux pas vivre dans un endroit où il n'y a pas la mer ! Quand je vivais à Paris, il m'arrivait de prendre un train, d'aller à Deauville, pour voir la mer, même en hiver, la regarder pendant une demi-journée et revenir !



C'est féminin, la mer ?

Regardez-la. Comment elle donne, reprend, brasse la vie... Mais dans une vague, le plus important c'est la lame de fond, et c'est ce que l'on ne voit pas. C'est ce qui est beau. Cette lame de fond invisible qui fait que la vague jaillit. Ainsi est la magnificence de la femme, dans cette force intérieure de résistance. Les sociétés africaines d'ailleurs ont résisté grâce aux femmes ! La femme sait aussi rapprocher, et apaiser. Ce sont des thématiques universelles, mais appliquées à notre condition de négro africain, cela prend une autre dimension. La mère est l'élément moteur du développement humain de l'individu. La figure principale de la famille, c'est elle, ce n'est pas le père. Dans nos sociétés, le regard qu'un fils porte sur sa mère est beaucoup plus subliminal que celui qu'il porte sur son père.

Qu'entendez-vous par subliminal ?

Cela n'a rien d'œdipien. Par exemple pour moi, ma mère, c'est elle qui décide. Je n'ai pas le choix. Sauf sur une chose, sur laquelle on s'est entendu, c'est que moi, les femmes, c'est mon problème, pas le sien ! Je vis ici avec mon frère, mes deux neveux, mon fils, sa femme, mes deux petits enfants, un ami, un autre ami qui passe... J'ai un tempérament de « parrain », au sens noble du terme, de l'utilité. Etre utile... à la société, à ma famille, c'est important pour moi. On peut prier dix fois par jour, si on n'est pas utile à la société, à ses proches, cela ne sert à rien !

Peut-on dire que vous êtes « féministe » ?

Je ne suis pas féministe. Je veux juste que chacun dans la société prenne sa place. C'est simple. Le féminisme est devenu un humanisme caricaturé, avec des slogans tout faits. Les africains croient malheureusement aux slogans. Ils sont, par exemple, assis sur des mines, mais on leur

dit qu'ils sont sous-développés, et ils le répètent... Ce sont des mendiants assis sur des mines d'or ! Les femmes n'acceptent pas cela. Elles sont moins corruptibles que l'homme, en général. Les hommes sont corruptibles parce que les pressions sociales et familiales sont telles qu'ils vont détourner de l'argent, même pas pour eux, mais pour plaire aux autres, pour s'acheter un véhicule que personne n'a, construire des villas improbables... La femme, ce n'est pas son problème ! Elle sait se contenter de l'essentiel. Mais aujourd'hui tout a déteint, comme les hommes ont failli. Des femmes maintenant ont les mêmes préoccupations, de pouvoir pour le pouvoir ! Pas le pouvoir pour faire du bien à la société, mais pour s'accaparer les richesses. Elles peuvent même devenir pires que les hommes. Au lieu d'être complémentaires, elles se placent en concurrentes, et peuvent être terribles ! Comme dans un dépit amoureux, quand la femme devient le pire ennemi de celui dont elle a attendu une attitude, une attention, qu'elle n'a pas eue...

Votre conclusion...

Je travaille actuellement à la troisième partie de ma trilogie sur les femmes, après « Tableau Ferraille », et « Madame Bouette », qui s'appelle « Si tu m'aimes, attrape la mère ». C'est une comédie musicale sur le troisième âge. Je veux parler des personnes âgées. C'est écrit, mais pour tourner, je ne suis plus pressé... C'est le privilège de l'âge ! Je voudrais souligner que le regard des femmes sur la société africaine est important. L'Afrique ne l'a pas encore exploité. On n'écoute pas assez les femmes. Je crois que Gandhi disait que l'avenir appartient aux femmes. Il n'y a qu'elles qui peuvent susurrer à l'oreille de l'homme, qui va écouter religieusement, et savent le toucher profondément. C'est cette place-là, ce respect, qu'il faut redonner aux femmes.

Propos recueillis par Laure Malécot

Filmographie

Le Prix du mensonge, 1988

Ken Bugul, la République des enfants, 1991

Entre nos mains, Jaaraama, Set Setal, Moolan, 1991/92

Offrande à Mame Njare, 1993

Ça twisté à Popenguine, 1993

Yalla yaana, 1994

Tableau Ferraille, 1996

Jëf Jël, 1998

Ainsi meurent les anges, 2001

L'Extraordinaire destin de Madame Brouette, 2004

Ngoyaan, le chant de la séduction, 2004

Téranga Blues, 2006

Yoole, 2010